

La fête du cinéma à la Cinématèque québécoise

Number 142, June–July 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25066ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(2009). La fête du cinéma à la Cinématèque québécoise. *24 images*, (142), 46–49.

LE SAMEDI 20 JUIN
À PARTIR DE 10 H

10 H

THE CAT CAME BACK

de Cordell Barker (Canada, 1988, 8 min)

Produit au studio de Winnipeg de l'ONF, ce cartoon est exemplaire du sens du timing de Cordell Barker et de l'humour décalé caractéristique des œuvres issues de ce studio. Ici, tout est énergie, vigueur et course folle. L'histoire toute simple des multiples tentatives d'un homme de se débarrasser d'un chaton est à l'origine d'une suite de variations qui rappelle les péripéties du coyote et du road runner. Signalons que le plus récent film de Barker, *Runaway*, fait partie de la sélection de la Semaine de la critique de Cannes, cuvée 2009. – Marcel Jean

**L'ENFANT LION**de Patrick Grandperret
(France, 1993, 86 min)

Réalisé par un ancien premier assistant de

Pialat (*Passé ton bac d'abord; Loulou*) qui a aussi été producteur de Claude Faraldo, de Nico Papatakis et d'Arnaud Desplechin, *L'enfant lion* est l'adaptation d'un livre pour enfants de René Guillot. Sorte de conte africain, le film n'est clairement pas destiné uniquement aux tout-petits : « Je voulais faire un film que je pourrais aller voir avec mes enfants sans me faire chier », nous avait raconté le réalisateur en 1993. Pari tenu! *L'enfant lion* nous entraîne au cœur d'une Afrique somptueuse, celle du souvenir et de l'imaginaire, celle du mythe, pour nous rendre témoins de l'amitié qui lie Oulé, le jeune garçon, et Sirga, la lionne. Une amitié qui résiste à mille épreuves : tempête de sable, razzia des hommes bleus, esclavage, etc. Sur une musique de Salif Keita, avec des images en CinémaScope signées par Jean-Michel Humeau et Grandperret lui-même, *L'enfant lion* est un spectacle rare, un grand moment de cinéma pour toute la famille. – M.J.

Le samedi 20 juin 2009 à partir de 10 heures, 24 images, en collaboration avec la Cinémathèque québécoise, célèbre ses 30 ans en vous conviant à une fête du cinéma : 24 heures de cinéma pour tous, gratuit et sous le signe du plaisir.

Chacun d'entre nous pourrait raconter son parcours dans les dédales du cinéma en l'émaillant d'anecdotes tout autant que du récit des rencontres qu'il a rendues possibles. Cette fête du cinéma, c'est un peu comme cela que nous l'avons voulue, fidèle au souvenir de tous ces échanges, comme à la volonté de transmettre et de partager notre amour pour cet art. Le cinéma est donc histoire de partage et de transmission, de toutes ces « premières fois », alors que nous avons découvert notre premier Fellini, que nous nous racontions, encore secoués par le fou rire, la première scène de *Reservoir Dogs*, mais aussi de ces autres moments où nous voulions être seuls, trop émus pour parler, ou au contraire, de ceux où nous nous sentions incapables d'endiguer le flot de paroles, comme emportés par un raz-de-marée de sentiments.

C'est pourquoi, plutôt qu'au jeu des dix meilleurs films de tous les temps, nous avons préféré le jeu de la mémoire épicurienne, quasi gourmande. Chacun des titres, des scènes, des images ici assemblés font partie de notre imaginaire collectif. Les œuvres que nous avons choisies échappent aux doctes étiquettes et allient plaisirs coupables et souvenirs émus, tout en nous laissant toujours avec un sourire.

La Cinémathèque nous a ouvert ses portes, véritable caverne d'Ali Baba aux trésors si chers. En puisant la quasi-totalité des titres de cette fête du cinéma dans sa collection, nous avons également voulu célébrer l'importance de cette institution irremplaçable. Elle est la mémoire du septième et, tout comme nous, participe à rendre cette mémoire vive accessible à tous.

Vous trouverez ci-dessous la liste des films qui seront présentés dans la salle Claude-Jutra. La fête envahira également la terrasse du Café de la Cinémathèque. Nous vous y réservons des surprises en 16 mm, toute la nuit, royaume des ombres, des rêves... et du cinéma.

– Le comité de rédaction de 24 images

**LE LOUP GRIS ET
LE PETIT CHAPERON
ROUGE** de Garri Bardine
(URSS, 1990, 27 min)

Garri Bardine parodie ici les péripéties de la célèbre petite qui fait choir la bobinette tout en alignant à un rythme infernal des références au répertoire musical et cinématographique occidental. Il dévalise pour notre plus grand plaisir aussi bien Édith Piaf que Kurt Weill et introduit au détour du chemin une pléthore de vedettes du dessin animé américain. Ce film d'animation de pâte à modeler est aussi une comédie musicale franchement divertissante réalisée par un maître de cette technique. – Marco de Blois

MODERN TIMES de Charlie
Chaplin (États-Unis, 1936, 87 min)

Si ce film marque un des sommets de l'art de Chaplin tout autant que du cinéma muet c'est que non seulement il comporte son lot de moments d'anthologie (la danse en patins à roulettes, Charlot coincé dans un engrenage, le fameux numéro chanté dans une langue inventée), mais qu'il se présente comme une critique implacable de la société moderne, engagée dans une course au bonheur qui



l'entraîne vers toutes les dérives. Le génie de Chaplin est d'avoir su tourner en dérision la tyrannie des machines et du travail à la chaîne, en plus de réaliser un documentaire saisissant sur l'époque de la Grande Dépression affectée par le chômage, la pauvreté, les grèves, les manifestations communistes et leur répression policière. Mais par-dessus tout, on jubile de voir Charlot, ce tendre vagabond, ce pauvre hère parmi tous les démons, résister à tant d'oppression en demeurant le mouton noir, insouciant et farceur, qui ne manquera pas de tomber amoureux de la lumineuse Paulette Goddard. Car *Modern Times* nous fait aussi don d'une des plus belles histoires d'amour du cinéma! – Marie-Claude Loisel



12 H

14 H 15

LE CONCOURS DE CHEF D'ORCHESTRE

de Jeif

Marcussen (Danemark, 1978, 3 min)

Amoureux de musique, le maître du cinéma d'animation danois a réalisé ce très court film en 1978. Il s'agit de trois minutes de pure élégance sur une partition de Berlioz, d'un regard brillant et narquois sur les relations entre la musique et le graphisme, inspiré à la fois par les expérimentations de McLaren et par l'esprit de Jacques Tati. Le premier pas du cinéaste dans sa quête d'un cinéma dégagé des architectures romanesques. – M.J.

JOUR DE CONGÉ

de Carole Laganière (Belgique, 1989, 19 min)

Des personnages truculents habitent ce court métrage à la fois tendre et joyeux réalisé par la Québécoise Carole Laganière lors de ses études de cinéma en Belgique. Une jeune femme nouvellement employée dans un centre d'écoute téléphonique se rend dans un snack-bar de banlieue à la suite d'un appel à l'aide. Elle y trouve une belle brochette de désespérés, dont une, inoubliable, jouée par la comédienne et réalisatrice Yolande Moreau dans l'un de ses premiers rôles à l'écran. – M.D.

**CLÉO DE 5 À 7**

d'Agnès Varda

(France, 1962, 90 min)

Une voix de femme cinéaste qui impose ses subtiles variations dans le concert majoritairement masculin de la Nouvelle Vague.

Un personnage féminin inoubliable (sublime Corinne Marchand) qui, dans l'attente de résultats médicaux angoissants, erre dans Paris en temps réel avant d'accéder à la maturité en se réchauffant au doux soleil de l'amour. Un voyage intérieur doublé d'une magnifique dérive dans la ville qui mettent à nu l'esprit et l'actualité d'une époque à la fois miraculeuse et tourmentée (la guerre d'Algérie sévit au loin). Une caméra portée qui filme au présent et libère le récit pour mieux marier la vie et le réel. La musique d'un Michel Legrand aussi à l'aise dans la variété insolente que dans le mélodrame voluptueux. Et en primeur comme un pur enchantement, la brève apparition de Godard, grand illusionniste d'un temps nouveau. *Cléo de 5 à 7* d'Agnès Varda est un incontournable qui explore une identité féminine en quête d'elle-même en se frottant au vent stimulant de la modernité. – Gérard Grugeau

**LE GARÇON QUI A VU L'ICEBERG**

de Paul Driessen

(Québec, 2000, 9 min)

Divisé en deux, l'écran illustre d'un côté la vie familiale routinière d'un garçonnet, de l'autre, sa réalité subjective, soit son imagination débordante. Entouré d'adultes, l'enfant est la seule personne qui sonne l'alarme avant que se produise l'une des pires catastrophes du XX^e siècle. Hélas, les merveilleuses images qui habitent sa tête disparaîtront avec lui. Réputé pour ses expériences sur la narration, Paul Driessen propose ici un film d'animation achevé possédant – ce qui n'est pas si courant chez cet auteur – une grande force d'émotion. – M.D.

LES TROIS COURONNES DU MATELOT

de Raúl Ruiz (France, 1982, 117 min)

Sur l'affiche du film, une citation : « Orson Welles rencontre Hans Christian Andersen et Edgar Allan Poe. » Rien de moins... En 1983, j'ai 18 ans, la séance se termine et je suis seul dans la salle Utopia à Bayonne. J'ai le sentiment d'avoir vécu un de ces instants magiques qui changent notre perception à jamais. Le monde m'apparaissait

plus épais, plus dense, plus inquiétant peut-être, plus beau aussi. Je venais de voir un film de fantômes et Ruiz, l'alchimiste du réalisme magique, semblait avoir dessiné la carte borgésienne qui contiendrait toutes les histoires de marins, celles du Chili et d'ailleurs. C'est surtout ça le cinéma, une rencontre qu'on n'oublie jamais. Ce jour-là, c'était le bateau des morts du surréaliste Ruiz, un marin et un jeune meurtrier attablés dans un bouge d'Anvers qui me renvoyaient aux histoires fantastiques de Jean Ray, la photographie belle à pleurer de Sacha Vierny... Les trois couronnes du titre, c'était le prix d'un passage vers le pays dont on ne revient pas. Je les ai données volontiers. – Philippe Gajan



19 H

RENCONTRES SUR UNE TABLE D'OPÉRATION

(quatre films muets surréalistes)

Durée totale : 65 minutes

Par ces quatre films, nous avons voulu rendre compte de quelques-unes des plus belles envolées du cinéma muet dans les contrées de l'étrange. Tout d'abord, le chef-d'œuvre de Luis Buñuel et Salvador Dalí, *Un chien andalou* (1929)³, contient l'image la plus inquiétante à avoir jamais été tournée au cinéma : l'œil humain tranché par une lame bien affûtée. *Sur un air de charleston* (1927)², de Jean Renoir, constitue aussi un heureux exemple de ce que peut donner, au cinéma, la rencontre fortuite d'une machine à coudre et d'un parapluie sur une table d'opération. Mais à ces films plus authentiquement surréalistes s'ajoutent les audaces des pionniers qui ont



introduit le fantastique dans le réel, le plus souvent à l'aide des techniques de l'animation. Un des premiers spécialistes des effets spéciaux, Segundo de Chomón, réinvente l'art de la cuisine et anticipe Jan Svankmajer dans *Le rêve des marmitons* (1908) tandis que Charley Bowers et Harold L. Muller illustrent avec aplomb les plus délirants mensonges dans *Now You Tell One* (1926)¹. – M.D.

Séance accompagnée au piano par Roman Zavada



20 H 30

PIWI

de Jean-Claude Lauzon (Québec, 1981, 29 min)

Timide et mythomane, un livreur d'épicerie de 35 ans, hanté par le souvenir de sa mère, souffre de solitude et endigue sa frustration sexuelle par la masturbation. c'est le point de départ de ce court métrage exceptionnel qui marque le début de la fulgurante carrière de Lauzon. Par le milieu qu'il décrit et par ses envolées poétiques qui surgissent du trivial, le film annonce **Léolo**. **Piwi** n'en a cependant pas les accents baroques; l'approche y est plutôt réaliste, avec d'habiles percées dans l'imaginaire. La visite que Piwi rend à son père à l'hospice demeure une scène d'anthologie, peut-être la plus forte jamais tournée par le cinéaste. — M.J.

AU CLAIR DE LA LUNE d'André Forcier (Québec, 1982, 90 min)

Comment résister au bonheur de se replonger dans la tendre poésie surréaliste d'un Forcier fort ici d'une liberté sans entraves apparentes? de



retrouver Michel Côté dans le rôle de Frank, le clochard céleste albinos, et Guy L'Écuyer dans celui de Bert, cet «orphelin de père en fils», ex-champion du Moonshine Bowling devenu homme-sandwich pour gagner les trente sous

de sa pitance depuis que ses doigts sont raidis par l'arthrose, tous deux cohabitant dans une vieille Chevrolet transformée en maison où ils se font «un fun noir dans un char vert», tandis que les «dragons de l'enfer» sillonnent les rues en roulant sur leurs jantes à la recherche du «maniaque» qui, la nuit, crève tous les pneus du quartier? Jubilation aussi de savourer les rimes fantaisistes de la narration où l'on croirait entendre se profiler l'exubérante folie douce-amère de cet autre ineffable conteur, Jacques Ferron. Une épopée nocturne des bas-fonds montréalais absolument jouissive!. — M.-C.L.

**LES QUATRE VŒUX DU VILAIN ET DE SA FEMME** de Michel Ocelot (France, 1986, 5 min)

Le très distingué Michel Ocelot (*Kirikou et la sorcière; Azur et Asmar*) adapte ici une fable du Moyen Âge, *Les quatre souhaits de Saint Martin*, dans lequel un couple de paysans s'invectivent et utilisent bêtement les pouvoirs magiques qui leur ont été conférés par le saint pour se couvrir l'un de bites jaillissantes, l'autre de fentes béantes. C'est drôle, c'est grivois et la morale est jouissive et pleine d'esprit. — M.J.

**OLD ORCHARD BEACH, P.Q.** de Michèle Cournoyer (Québec, 1981, 9 min)

Avant ses films dessinés à l'encre, Michèle Cournoyer a réalisé cette animation de photos qui raconte les fantasmes d'une jeune Québécoise en vacances sur les plages du Maine. Sous le soleil brûlant, les sens sont en éveil, les désirs s'enflamment et la raison se confond avec les rêves les plus débridés... Fidèle à ses délires surréalistes et à l'aide d'une bonne dose d'humour noir, la cinéaste imagine l'étreinte à la fois inusitée, mémorable et troublante de la femme et d'un crustacé surdimensionné. — M.D.

**FREAKS** de Tod Browning (États-Unis, 1932, 62 min)

Spécialiste de l'horreur, Tod Browning a réuni pour ce film des acteurs lourdement handicapés qui se produisaient alors comme phénomènes de foire. À l'époque, il était socialement accepté que des «monstres» (*freaks*) soient embauchés dans les cirques pour faire frissonner les spectateurs. Le film est esthétiquement et thématiquement représentatif du film d'épouvante américain de ces années-là (période gothique), à la différence que le recours à de véritables handicapés et le renversement de la notion de monstruosité (les êtres «normaux» et beaux deviennent ici les pires monstres par leur comportement abject) ont profondément troublé les bien-pensants, si bien que la MGM a retiré du film 30 minutes aujourd'hui disparues. Dans *Freaks*, une belle trapéziste feint d'aimer un nain de foire et devient sa femme pour tirer profit de son héritage. Commettant des gestes d'une grande cruauté, cette femme sans morale subira la colère des *freaks*, qui la mutileront afin de la rendre égale à eux. — M.D.



00 H 30

METAMORPHOSIS de Barry Greenwald (Canada, 1975, 11 min)

22 H 45

Palme d'or du court métrage à Cannes en 1976, ce film en pixillation tourné en noir et blanc illustre le défi absurde que se donne un homme : combler son temps au maximum chaque fois qu'il se retrouve seul dans un ascenseur. Tentant d'occuper les secondes d'oisiveté que dure le trajet, il se lance dans des activités de plus en plus complexes... et tout à fait inutiles. Alors que la notion de temps libre est aujourd'hui une vue de l'esprit, ce récit métaphorique sur l'hyperactivité n'a rien perdu de sa pertinence. — M.D.

REVOLVER de Stig Bergqvist, Martti Ekstrand, Jonas Odell et Lars Ohlson (Suède, 1993, 8 min)

Revolver a la puissance obsédante d'*Un chien andalou*. Rien de moins. Le court métrage du quatorze choc du studio suédois Filmtecknarna présente en effet le cauchemar en noir et blanc d'un monde mécanisé, l'appel au secours resté sans réponse de robots prisonniers de gestes répétitifs, le terrible délire d'une horloge détraquée. Un film unique, sans postérité (même dans la filmographie de ses auteurs), qui tient autant du cadavre exquis que de la machination diabolique. — M.J.

**TETSUO** de Shinya Tsukamoto (Japon, 1989, 63 min)

L'expression film-culte sied parfaitement à ce long métrage datant de 1989, monument de l'idéologie cyberpunk dans lequel un fétichiste du métal est heurté par une voiture conduite par un travailleur en balade. Coupable de s'être débarrassé du corps, le travailleur se transforme progressivement en un homme de métal et est hanté par le fétichiste qu'il devra finalement affronter dans un singulier combat. Sorti une année après le remarquable *Akira* de Katsuhiro Otomo, avec qui il partage un certain esprit postapocalyptique, *Tetsuo* est le troisième long métrage du prolifique réalisateur de *Tokyo Fist* et de *Vital*. Le film fait tour à tour penser à du Svankmajer survitaminé, à du Cronenberg hystérique, à du Tim Burton enragé et à du Sam Raimi asiatique. Une expérience de cinéma décapante, un moment de jubilation sauvage, avec en prime l'une des scènes sexuelles les plus ahurissantes à avoir été tournées. Un *must!* À voir d'autant plus que nous en projetterons une très rare copie avec sous-titres français. — M.J.

2 H

**THE CURSE OF THE
VOODOO CHILD** de Steven
Woloshen (Québec, 2005, 4 min)

L'œuvre proliférante de l'animateur indépendant québécois Steven Woloshen atteint des sommets avec ce film jouissif et explosif qui rappelle que la naissance d'un enfant est aussi le résultat d'un rapport sexuel passionné entre deux adultes. Recyclant des images trouvées d'un nanar français, *Merveilleuse Angélique*, sur lesquelles il intervient avec énergie à l'aide de ses instruments de gravure, Woloshen livre un grandiose spectacle en CinémaScope sur une musique exaltante du grand Jimi Hendrix. — M.D.



LENINGRAD COWBOYS GO AMERICA
d'Aki Kaurismäki (Finlande, 1989, 79 min)

Une bande de drôles de zèbres affublés d'une spectaculaire coiffure « banane », musiciens sans public de la toundra finlandaise, s'envole pour les États-Unis, là où, dit-on, « les gens aiment n'importe quoi », dans le but d'y trouver la gloire. Ceux qui, il y a 20 ans, s'étaient réjouis devant l'humour déjanté de cette histoire abracadabrante retrouveront aujourd'hui avec autant de bonheur ce film chargé de l'esprit des « eighties », qui a pourtant fort bien vieilli. C'est qu'on reconnaît dans ce road movie à travers une Amérique peuplée de petites gens plusieurs des qualités propres à ce cinéaste qui, depuis, nous est devenu cher en signant des films tels que *Au loin s'en vont les nuages* et *L'homme sans passé* : une façon de filmer le grotesque tout en ouvrant sur une dimension plus élevée de l'être humain, un regard corrosif qui n'exclut jamais la tendresse. Cet étrange objet constitue un véritable morceau d'anthologie ! — M.-C.L.



**THE GREATEST MAN IN
SIAM** de Shamus Culhane
(États-Unis, 1944, 7 min)

Une trame musicale jazzée et endiablée (inspirée de la chanson *Siam* de Spike Jones), une animation dynamique, des couleurs éclatantes en Technicolor et une atmosphère cool et empreinte d'érotisme font de *The Greatest Man in Siam* un film qui donne décidément envie de se déchaîner au rythme du swing. Produit par Walter Lantz (le papa de Woody Woodpecker), ce film de Shamus Culhane, qui se déroule au pays des Mille et une nuits, apparaît comme l'une des plus éblouissantes réussites du cartoon hollywoodien classique. — M.D.

**SWEET SWEETBACK'S
BAADASSSSS SONG** de Melvin Van
Peebles (États-Unis, 1971, 97 min)

En 1971, la blaxploitation n'existe pas encore. Mais les grands studios ont déjà compris l'importance de séduire le public afro-américain, jusque-là absent des écrans. Un grand marché, ça.



C'est pourtant un film réalisé de façon entièrement indépendante qui donnera le coup d'envoi du mouvement. Trop violent, trop sexué, trop fou : les studios ne voulaient pas toucher à *Sweet Sweetback's Baadasssss Song*. Grand mal leur en prit puisque le film remporta une des meilleures recettes de l'année. Au-delà de son succès financier, il reste aussi un film hors du commun, traînant ses plans psychédélics, sa musique « charnelle » signée du réalisateur et interprétée par Earth, Wind & Fire et son montage syncopé des bordels suintants de Los Angeles jusqu'à la frontière mexicaine. Sorte de gifle cinglante au puritanisme et à la bienséance, brûlot politique révolutionnaire, *Sweet Sweetback...* est avant tout un diamant noir aux bords non taillés, à la surface non polie dont l'éclat brille encore aujourd'hui de tous ses feux. — Helen Faradji



6 H

DEHORS NOVEMBRE de Patrick
Bouchard (Québec, 2005, 7 min)

Les marionnettes ont la vie dure. Dans *Dehors novembre*, elles s'animent au fond des ruelles, prennent de la drogue, se font tuer pour une pomme pourrie. À l'image de la chanson des Colocs qu'elle illustre, au rythme d'un harmonica dont les notes déchirent la nuit, l'ambiance est brutale. Mais le regard du cinéaste Patrick Bouchard, lui, est d'une finesse remarquable. Attentif au détail, inventif et audacieux, il plonge dans un hyperréalisme hallucinant, épatant tant par l'intelligence de son propos que par la fluidité de son animation. — H.F.



RESERVOIR DOGS
de Quentin Tarantino (États-Unis, 1992, 99 min)

L'histoire fait maintenant partie de la légende. Comment Harvey Keitel, impressionné par le scénario d'un jeune employé de vidéo-club de 29 ans, aida à produire la chose et accepta d'y tenir un rôle principal. Comment la copie finale fut envoyée *in extremis* au festival de Sundance de 1992, trois jours avant sa présentation. Comment encore une projec-

tion de minuit au festival de Cannes mit définitivement le nom de Quentin Tarantino sur toutes les lèvres. C'est qu'il avait du chien, son *Reservoir Dogs*, récit malicieusement déconstruit des suites d'un braquage. Il en a encore, d'ailleurs. De sa scène d'ouverture en forme d'exégèse du *Like a Virgin* de Madonna à ce tranchage d'oreille que personne n'a vu mais dont tout le monde se souvient, en passant par la musique en constant décalage, chaque plan y invente un nouveau film noir un peu voyou, fait de pur plaisir et de fétichisme cinéophile. Souvent copié, jamais égalé, *Reservoir Dogs* aura marqué un tournant : celui de l'entrée du cinéma dans une ère aussi décomplexée que joyeuse. — H.F.

THE BIG SNIIT
de Richard Condie
(Canada, 1985, 10 min)

Pour faire la boucle avec *The Cat Came Back*, le dernier film de notre programmation provient lui aussi de Winnipeg. Mais à l'inverse de l'humour Cordell Barker, qui mise sur le rythme effréné, celui de Richard Condie repose sur une formidable maîtrise de la lenteur et de la durée, à laquelle s'ajoute un sens de la caricature hors du commun (on n'oubliera pas de sitôt la femme secouant ses yeux) et une grande habileté à créer et à exploiter des situations absurdes (l'homme succombant à l'irrésistible envie de scier le mobilier de son salon). Tout cela s'inscrivant dans le récit d'une partie de *Scrabble* se terminant en guerre nucléaire. — M.J.

